

II

À LEOPOLDVILLE

Depuis Loukoléla, la forêt équatoriale avait disparu. L'avion modérait sensiblement son allure et volait à moins de deux cents mètres du sol. Le fleuve jetait des reflets d'acier. Ses îles parlouques, uniformément couvertes d'une flore sombre, se succédaient ou se juxtaposaient, semblables à des mausolées d'anciens dieux. À droite et à gauche, les colorations carmérites de la savane se déployaient en nappes criblées de vibrations de lumière. On distinguait, assis sur les rivages, de petits centres et, aux colonnes de fumée qui montaient droit dans l'air, des établissements industriels. Les espaces de l'atmosphère se sillonnaient d'hydroplanes et de monoplans. Des bandes de canards, d'aigrettes, d'engoulevants et de marabouts fuyaient à tire d'aile. Bientôt, au milieu du Stanley Pool tout enlacé de coteaux, apparaissent les brumes blondes de l'île Bamu, tandis que la mince ligne du canal de Léopoldville à Matadi se perd à l'horizon. Des falaises nacrées et de grandes agglomérations se montrent sur les bords du Congo, en même temps qu'un entassement confus de mâts, de coques et d'armatures métalliques. Dominée par ses blanches constructions à quinze étages et les clochers de ses temples, la cité de Léopold le Grand, reine du Commerce, du Plaisir et de la Science, resplendit au soleil, comme une géante allongée sur la rive.

L'avion descendit en pylône dans l'enclos réservé aux express. Une centaine d'aéroplanes venus d'Europe, d'Égypte et du Sud Africain survolaient l'aérodrome, attendant un espace libre. Quelques-uns atterrissaient dans l'afflux et les bousculades des êtres humains de toute race, des automobiles et des attelages. Des écriteaux en toile blanche portaient l'inscription : « Point de hâte ! Le cortège historique ne sera visible qu'à une heure. »

Le Prieur de Saint-Denis, Cobourg et le Gouverneur montèrent dans une voiture attelée de zèbres et s'engagèrent avec les nombreux arrivants dans l'avenue de huit kilomètres qui traversait la capitale. Elle était bâtie de maisons de commerce européennes, égyptiennes et asiatiques entourées de jardins, et garnie, dans toute sa longueur, de portiques à colonnades. Au milieu de la

chaussée, sur des refuges ombragés d'Yakarandas¹ aux thyrses violets, des ibis et des flamants se tenaient sur une patte ; à côté d'eux, des indigènes regardaient les étrangers envahir la ville.

Tout était blancheur, richesse et grâce dans la cité du grand roi.

Des pelouses sans cesse humectées par le pluvinement des jets d'eau, des ventilateurs suspendus au milieu des rues, des fontaines entourées de vasques entretenaient par toute la ville la fraîcheur et la brise.

Dans le quartier central, place de la Civilisation, se dressaient le Panthéon, où tous les cultes avaient des autels, la poste, les bureaux de transit et de navigation. Rien n'égalait l'orgueil des constructions à pignon doré occupées par les banques. Ces établissements contrôlaient tout le commerce de l'Afrique centrale belge. Les bâtiments des caisses hypothécaires, qui étaient devenues les propriétaires d'une partie du sol par suite de la détresse des emprunteurs noirs, s'ornaient de grandes sculptures en marbre figurant des gerbes de blé et d'éleusine².

On arrivait par la rue Léopold I^{er} à la place de l'Université. Sa partie médiane était, à l'occasion des fêtes du jour, protégée des rayons du soleil par un velum rose d'où tombaient des gouttes d'eau de violette. Deux arcs de triomphe, parés d'ibiscus, de canas et de lauriers, en ouvraient les accès. La façade au fronton grec de l'Université, où trois mille étudiants noirs recevaient l'enseignement des idées générales européennes, prenait tout un côté du grand Square et était décorée de roses et de lys.

Sur la pointe de Galina, qui regardait le fleuve, s'étendaient les quartiers des négociants, des pythonisses et des courtisanes. Les chefs des syndicats commerciaux menaient une vie fastueuse dans des palais de style égyptien et mauresque, célèbres par les obélisques d'eau et les fleurs rares de leurs jardins. Des pythonisses de races hindoue, noire et blanche révélaient l'avenir immédiat dans de discrètes et souriantes demeures.

Parmi les résultats de la pénétration européenne en Afrique, l'un des plus inattendus était l'efflorescence de la galanterie. Léopoldville était renommée pour ses riches courtisanes noires. La municipalité les tolérait, selon les vœux du commerce, en considération de leurs grandes dépenses. On venait de tous les continents admirer, dans leurs maisons de marbre, l'érudition et les danses des

¹ Ndle : « jacaranda » graphie actuelle.

² Ndle : graminée tropicale, parente du sorgho, utilisée comme farine dans les préparations culinaires et fermentée pour la fabrication de la bière.

hétaïres bantoues. Elles possédaient des secrets d'origine magique pour conserver à leurs poitrines la fermeté de la jeunesse. Ferventes ngoïstes, ces anciennes élèves des écoles occidentales avaient pour point d'honneur de convertir à la religion nouvelle les indigènes européens. Ces derniers, épris de l'Antiquité païenne, suspendaient à leurs portes des guirlandes de camélias ornées d'inscriptions suppliantes. L'une d'elle contenait ces mots : « À la divine Mousourikwabo ! Le planteur Yamono lui offre, pour huit jours de bonheur avec elle dans son château féodal, huit mille francs de monnaie internationale. »

La capitale avait une population de cent soixante-dix mille Noirs, trente mille Européens et cinquante mille Asiatiques. En l'honneur du cortège, elle se pressait presque tout entière au centre de la cité, déjà encombré d'attelages de zèbres, de buffles et d'élans, d'innombrables automobiles, de charrettes de fruits et de légumes, de chameaux et de dromadaires. Des éléphants, montés par des cornacs noirs, offraient aux passants des friandises et des boissons suspendues à leur trompe. Quelques gorilles véhiculaient des vieillards et des infirmes assis sur des sièges attachés à leur dos.

Les bras découverts, les pieds nus dans des sandales, les dames européennes et noires portaient des toilettes grecques lustrées et souples, semées de fils d'argent disposés en motifs ; sur leurs chapeaux, d'où tombaient de longues plumes d'autruches, étaient piqués des scarabées et des buprestes. Les indigènes nationalistes, les Noirs américains et les étudiants de Tounkeia, les jambes, les pieds et le cou nus, étaient habillés de tuniques ; drapées dans l'ancien vêtement bantou, leurs femmes tenaient en équilibre sur la tête des corbeilles de farine, des bouteilles et des parapluies. Un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants européens, au teint bronzé, sans chaussures, leur corps musclé à l'aise dans des pagnes indigènes, était précédé d'un drapeau sur lequel on lisait : « Venez vivre sur les hauts coteaux africains ! Venez à la vie simple et au bonheur ! Venez à la terre ! » La plupart des Noirs civilisés exhibaient sur leurs vêtements les rubans et les bijoux de la franc-maçonnerie et faisaient un signe de la main en se rencontrant. Coiffées de turbans enrichis de pierreries, les yeux alanguis par le khôl, les courtisanes laissaient traîner sur le sol leurs voiles aux couleurs éclatantes.

Tous, Chinois à longues nattes, en robes brodées d'or et d'argent ; musulmans et femmes marocaines dont les yeux seuls étaient visibles ; Nègres civilisés affublés de hauts cols et de cravates flottantes ; Européens aux chapeaux à double fond aux larges bords relevés ; missionnaires et théosophes à

longues barbes ; ouvriers noirs, dont les pans de chemise couvraient les courtes culottes ; malingres Japonais ; Hindous au fin visage brun ; mulâtres nonchalants et tristes, se coudoyaient et se croisaient, indifférents à leurs contrastes et attentifs au concert londonien qu'ils entendaient par les minuscules antennes de leurs coiffures.